



Dimanche 8 juillet 2012
Genèse 12, 1-4

Christophe Zenses
Wissembourg

QUELQUES PARADOXES ET CONTRADICTIONS...

△ Les campagnes et résultats électoraux de ces dernières semaines (surtout dans notre Alsace du Nord...) ne laissent aucun doute : le migrant, celui qui *part* de chez lui, qui *laisse* derrière lui son passé... et qui a la maladresse... d'arriver (en plus chez nous !...) est un suspect, un envahisseur, une *malédiction* plutôt qu'un porteur de la *bénédiction* abrahamique...

Et pourtant ! La première bénédiction, le premier pas vers la terre promise – dans le texte, ce n'est pas le « pays » qui sera montré mais le « sol »/*adamah* (voir la note dans la TOB...) –, vers cette longue histoire entre Dieu et son peuple, s'initie et se concrétise par un ém(im)mi-grant...

△ La tradition fait d'Abraham le modèle de la foi qui est « *une manière de posséder déjà ce qu'on espère, de connaître des réalités qu'on ne voit pas* » (Hb. 11, 1). En somme, notre récit met en scène ce que savent aujourd'hui ceux qui réfléchissent aux problèmes d'identité : c'est en allant vers l'ailleurs, en risquant l'inconnu, en se rendant disponible à la rencontre de l'autre, qu'on est en chemin vers son identité réelle et non fantasmée. Sortir de soi, de son contexte, de son milieu pour espérer enfin...

Et pourtant ! Ce qui est « tendance » parmi nos contemporains est de chercher sa « réalisation » en entrant en soi, en s'écoutant, en se penchant sur SON histoire (la généalogie fait florès de nos jours...) qui prétend trouver son identité...

△ Ce que nous appelons la foi, ce qui nous pousse vers ce « que nous ne connaissons pas encore » comme le dit Paul est à l'image de la « terre promise » à Abram : une utopie (un « non-endroit »...).

J'appartiens à une génération qui, voici une quarantaine d'années, se donnait plus ou moins pour mot d'ordre : « Sois réaliste : tente l'impossible ». La génération de nos enfants aurait plutôt tendance à dire : « Rien ne sert de courir (partir), le réel te revient dans la g... En plus, à l'impossible, nul n'est tenu... ».

APPROCHE DU TEXTE

Le récit est sobre, court, sec, net et précis, abrupt et sans fioritures : « Le Seigneur dit à Abram [...] » et « Abram partit ».

Dieu parle, donc il agit. Le *dabar* de Dieu se manifeste ici comme ce qu'il est : un agir créateur, à la fois le dire et l'agir. Ce dire/faire de Dieu auprès d'Abram est indissociable du récit précédent : l'édification de la Tour de Babel. Du récit de la Chute jusqu'à celui de la Tour de Babel, l'abîme entre Dieu et l'humanité ne fait que s'élargir. L'épisode de la Tour de Babel débouche sur la dispersion de ce collectif humain ; sur un « flux migratoire » vers l'ensemble de la terre...

Le récit de la vocation d'Abraham se situe en continuité avec cette émigration ordonnée. En continuité et en contrastes que nous identifions ainsi :

- ♣ Au « collectif » de Gn 11, il est répondu, au chapitre 12, par un individu porteur de la promesse.
- ♣ A Babel, c'est « la terre entière » qui est actrice. En Gn 12, c'est un individu qui est appelé.
- ♣ Dans le cycle précédent, « *Yahvé appela la création du néant vers l'être. Et voilà qu'il appelle un homme de l'être vers le néant pour initier quelque-chose de neuf* » (C. Möller in *GPM*, 42/3, 1988).
- ♣ Au chap. 11, le « nous » indéfini, qui veut se construire sa propre bénédiction, devient un « tu » qui reçoit la bénédiction.
- ♣ Le « collectif » du chap. 11 est recréé sous forme de peuple élu à partir d'un seul homme.
- ♣ L'histoire de la Tour de Babel relate d'une certaine façon la construction d'une sédentarité. Le grand peuple d'Abraham se construit par la migration hors de tout ce qui est familier.

Abram est appelé à quitter trois entités : *ton pays, ta maison, ta famille* ; à ces trois injonctions répondent trois bénédictions : être une grande nation, un nom, une bénédiction. De cette manière, par la bénédiction, Abram est appelé à s'extraire de « l'avoir » (cf. le triple pronom possessif du v. 1) pour s'engager sur le chemin de « l'être », un être devant Dieu, un être en devenir (même à 75 ans...), un être destiné à « s'étendre », se déployer.

L'expression « je te bénirai » (v. 2-*äbarakäka*) inclut toute la suite : « *Le yahviste lie la bénédiction avec l'Histoire : l'histoire patriarcale est liée à l'histoire d'Israël, la promesse du grand peuple est liée à l'âge d'or du Royaume d'Israël lors duquel le yahviste écrivit son histoire* » (C. Westermann, *Genesis Bibl. Komm.* I, 2 p. 198).

Cette bénédiction abrahamique a marqué de son empreinte l'ensemble de l'histoire du salut :

- A l'appel du Dieu d'Abraham d'Isaac et de Jacob, il n'est plus question de retourner vers les pots de viande d'Égypte.
- A l'appel du Dieu d'Abraham, il n'est plus question de se réfugier derrière sa jeunesse (Jr 1).
- A l'appel de Jésus, « ils laissèrent tout et le suivirent »...

L'appel de Dieu a toujours pour conséquence un « flux migratoire », n'en

déplaise aux frileux qui (re)trouvent des vertus aux frontières closes...

Dernier contraste par rapport au récit de Babel : le nom.

En effet, les bâtisseurs se disent (Gn 11,4) : « *faisons-nous un nom afin de ne pas être dispersés* ». La promesse qui échoit à Abraham indique : « je te donnerai un nom ».

Ainsi, à partir de ce récit, le départ et la migration apparaissent comme des *conditions* mêmes de l'identité, et non pas comme une menace. De plus,

« *Le fait d'être appelé par son nom (Es 43) m'épargne la fatigue narcissique de chaque fois à nouveau devoir m'en faire un* » (J. Ansaldi, « De l'identité pastorale », *ETR* 1985/4).